

Trois éclipses du système Bouvier

Naouchki, avril 2002. À mi-distance entre Oulan-Oude et Oulan-Bator, des vétrins grasseyeux surélèvent un à un nos wagons pour laisser les cheminots ajuster les boggies russes à l'écartement des rails mongols. Une aubaine. Après quatre mois d'hiver russophone, bavarder avec un inconnu qui dit venir du même pays que moi et qui lorgne, sur le quai, les brochettes de la même babouchka. Bastien voyage avec Maude (deux ans plus tard, je serai leur témoin de mariage). Ils m'offrent *L'Usage du monde* qu'ils ont a-do-ré.

Entre Bayankhongor et Tsetserleg, entre deux tasses de *suutei tsai*, les dessins de Thierry Vernet ébaudissent mes hôtes mongols. Cette lecture est un voyage dans le voyage, une opportune mise en abyme, un palliatif contre la promiscuité des yourtes et la solitude des steppes. « Sans vin, ni vantardise ni voix de femmes, sans ces obstacles ou ce fracas qui d'ordinaire nous isole de la mort », recopierai-je dans un carnet.

Ziway, janvier 2003. Après la Mongolie, la Chine, le Pakistan, l'Afghanistan, l'Iran, Oman, le Yémen et Djibouti : l'Éthiopie. Le minibus pour Addis-Abeba, en provenance de Shashemene, gare devant une gargote. Pas faim du tout. À cause du qat. Il y a un cybercafé. Il y a de l'électricité. Il y a un courriel. Il y a notre rupture. Celle que j'aime s'aide en effet d'un extrait du chapitre 10 du *Poisson-scorpion* pour me l'annoncer : « la lettre expédiée deux mois plus tôt de Hambourg par poste de mer contenait son faire-part de mariage sur lequel elle avait griffonné "désolée, ciao et bon voyage" ». Et bien soit. J'écris des idioties dans mon carnet, en appuyant sur la mine (je n'ai pas encore lu dans *Routes et déroutés*, un recueil d'entretiens avec Nicolas Bouvier, ces paroles : « je suis reconnaissant à chaque femme qui m'a largué parce qu'elle a fait de la place à d'autres et m'a appris quelque chose : on n'est pas largué sans raisons. Il faut s'interroger, en quoi l'échec amoureux est souvent formateur. J'aurais beaucoup manqué en restant avec ma première amie »).

Morges, novembre 2004. Ne sachant que faire de mon récit de voyage qu'aucun éditeur suisse ne veut, en désespoir de cause, j'entre « librairie » et « voyage » dans un moteur de recherche. Une adresse parisienne apparaît : la librairie Ulysse. J'expédie donc à tout hasard ce manuscrit à une dénommée Catherine Domain (j'apprendrai qu'elle fut témoin de mariage de Nicolas Bouvier et d'Éliane Petitpierre). Cette dernière transmet le manuscrit à un dénommé Roland Tolmatchoff, patron de la librairie des auteurs suisse, à Genève (j'apprendrai qu'il fut l'autre témoin de mariage du couple Bouvier). Grâce à eux deux, un nouveau voyage commençait pour moi...

Je n'ai jamais rencontré Nicolas Bouvier. Je l'ai lu, relu, je l'ai aimé, et sa femme Éliane m'a offert de quoi casser la croûte avant la remise du prix littéraire qui porte son nom, au festival des Étonnants Voyageurs, à Saint-Malo, en 2008. Cette cérémonie avait des airs d'oraison funèbre (dix ans trop tard) et j'avais terriblement envie d'entendre le poème « Fermeture du marché » tiré du recueil *Le Dedans et le dehors* :

« *Un peu de couleur et d'élan
de beauté et de mystère
vos airs battus, vos dos ronds*

*et vos histoires à la con
j'en ai plus rien à faire... »
dit la femme en brisant son verre
puis elle sortit son mouchoir et pleura.*

*D'ordinaire, elle ne parle pas
mais c'est l'idée qui l'a frappée comme ça
devant son quart de bière
que la même vie avec les mêmes
pourrait être comme de la soie
comme une musique continuelle
comme si la vie... mon Dieu ! [...]*

Ce numéro d'*Europe* regorge d'hommages et d'éloges ; l'envie me prend de jouer l'avocat du diable, d'évoquer ici trois regrets, trois non-dits de l'œuvre de Nicolas Bouvier.

Si peu d'Inde...

Kaboul, fin 1954, Thierry Vernet rejoint sa promise à Ceylan, par la voie des airs, alors que Nicolas Bouvier suit la *Grand Trunk Road* qui traverse l'Inde, à bord de sa Topolino, en solitaire. De décembre 1954 à mars 1955, entre le col du Khyber qui clôt *L'Usage du monde* et le Cap Comorin où s'ouvre *Le Poisson-scorpion*, le lecteur butte sur le chaînon manquant : le libraire n'a dans ses rayons aucun « Bouvier sur l'Inde ».

Ledit libraire saura certes refourguer l'un de ces « inédits de Bouvier » qui se vendent très bien depuis sa mort, comme la nouvelle intitulée « La descente de l'Inde », publié dans *L'œil du voyageur* (Hoëbeke, 2001). Le passionné dévorera sa correspondance indienne, avec sa mère, avec Vernet. Le chanceux dégotera une émission sur Radio Bombay, les articles parus dans *l'Illustrated Weekly* et le *Newsweek*. Et puis deux articles parus dans *Le Journal de Genève* en 1986 (31 ans après !), dont l'un, qui retrace la biographie de l'empereur Babour, est purement informatif. Enfin, les textes d'émissions radiophoniques consacrées à l'Inde : « je racontais sans jamais écrire mon texte, mais en prenant des notes pour laisser à sa voix ses hésitations [...] Certainement que ces bandes vont me servir un jour à écrire le récit de cette descente de l'Inde », explique-t-il dans *Routes et déroutes*, en 1992, six ans avant sa mort.

Et bien non. L'Inde s'est consumée sur place. Si les textes cités ont le mérite de rendre Bouvier plus... accessible, force est de reconnaître qu'ils n'ont pas la tenue du reste de l'œuvre.

Le lecteur ressent bien une « impression de picaresque et de liberté », mais les paysages sont floutés comme « ces images exotiques indiennes qui sont presque des images de livre d'enfant ». Surdose de détails factuels, du « je » à toutes les sauces, généralisations sur les Sikhs, raccourcis sur la chiromancie, pédagogisme sur le jainisme, descriptions ornementales du temple d'Or d'Amritsar, du fort de Gwalior ou du musée gréco-bouddhique de Mathura. Enfin, des commentaires qui sonneraient plus juste dans la bouche... d'un *backpacker* : « cette route indienne, c'est l'image même de la vie et croyez-moi, la vie s'y déroule

largement », « si l'on veut prendre le pouls de l'Inde et si l'on veut l'aimer, c'est là qu'on le sentira le mieux », « à la différence de beaucoup d'Occidentaux, j'aime énormément cette ville », « j'étais le premier voyageur occidental à avoir fait avec une Topolino la route de terre et notamment franchi les cols du Lataban et du Khyber », etc.

Le lecteur peine à reconnaître la plume du maître, l'éternel insatisfait des premiers jets. N'était-ce qu'un travail de commande, de la littérature alimentaire ? On y rencontre trop d'ambassadeurs, trop d'intellectuels, trop de Jésuites. Bouvier se demande « comment un Parsi s'y [prendrait] pour fabriquer une meule de gruyère », invite dans sa prose un consul qui se plaint de « l'ingratitude de Berne » et un Zurichois fabriquant « des meubles rustiques à la façon Appenzell », compare enfin les quais de Bombay... au quai Wilson, à Genève.

Sa descente de l'Inde est une lutte contre la malaria, les pannes mécaniques, la jaunisse et les soucis financiers. Il a un but : rejoindre Vernet. Il a un itinéraire : plein sud (il a depuis longtemps abandonné son projet initial : consulter des archives à Pondichéry pour une thèse en littérature comparée). Si dans ses émissions radiophoniques, Bouvier insiste sur le luxe de la lenteur, il en manquera peut-être finalement pour avoir de quoi fabriquer une véritable œuvre indienne.

Dans le Quarto Gallimard lui étant consacré, le trajet Bombay-Ceylan se résume en sept lignes de prose (conclues par ces mots : « je n'en parlerai donc pas avant d'y être retourné ») et un poème rutilant né à Sholapur, hélas un seul, « Les Indes galantes » :

[...] *Tu te pousses à petite allure*
Un mois passe comme un rien
Tu consultes la carte
Pour voir où t'a mené la dérive du voyage [...]

Puisse Nicolas Bouvier avoir appliqué le même traitement à l'Inde qu'au Japon. Puisse-t-il avoir transcrit en mots la richesse de ce vécu : « la descente de l'Inde avait été une merveille. Aujourd'hui, j'allais quitter ce continent que j'avais tant aimé », lit-on dans l'incipit du *Poisson-scorpion*. Puisse-t-il avoir digéré la « dimension religieuse » que lui prédisait Henri Michaux, les « subtiles hiérarchies » qui le turlupinaient à Bombay et ce « gigantisme qui existe dans toutes les dimensions de l'existence et qui correspond à un véritable changement d'échelle ». Puisse-t-il avoir conté cette Inde fraîchement affranchie des Anglais et encore vierge des hordes de *hippies*, être allé « voir cette mère avant qu'elle ne se dégrade trop », comme il le dit dans *Routes et déroutes*.

Hélas, l'écrivain-voyageur conserve envers l'Inde une dette (il aurait peut-être préféré le mot « reconnaissance »). Évoquant cette aventure de quatre mois, une phrase se retrouve dans ses émissions radiophoniques et dans *Le Poisson-scorpion* : « qui a connu ces routes, ce rythme et cette vie ne guérira jamais ». Nicolas Bouvier n'a jamais guéri de l'Inde ; et de ce fait, nous non plus.

Si peu de femmes...

On peut le parcourir à l'endroit comme à l'envers, on ne surprend dans *L'Usage du monde* aucune allusion à Manon, une Allemande que Bouvier rencontre trois ans avant son départ. « Je l'attends, elle reviendra peut-être », écrit-il à Vernet le 12 juillet 1953, un mois après la

séparation. Bouvier reçoit ensuite d'elle une lettre et lui fait livrer en retour un manteau de berger afghan. Il voyage avec son portrait, « ce visage éblouissant » dont il parle dans *Le Poisson-scorpion*, une photo qu'il finit par brûler, après deux ans d'errance. Il écrit alors à Vernet, parti vivre avec son amie : « comme je comprends que vous vous consacriez l'un à l'autre, ça ne me paraît nullement une déviation du voyage, mais au contraire, une prise directe sur ce qu'il y a de plus bonnard »... Pourtant, pas un regret, pas un tourment, pas un rêve, pas une déclaration dans *L'Usage du monde*.

Pas un mot non plus sur une brève idylle, à Téhéran, avec une jeune Française de Tarbes ; Bouvier l'abandonnera avant même de quitter la ville. Pas un mot sur son flirt avec la fille de François Brière, Ambassadeur de France à Kaboul ; ce dernier se dira choqué que son gendre fugace refuse d'emmener sa fille en Topolino jusqu'à Dehli. Pas un mot sur Agnès, celle pour qui Bouvier prolonge son escale à Bombay ; elle lui offrira un bonnet de laine tricoté main. Pas un mot non plus sur celles qu'il éconduit en prétextant une syphilis mal soignée... Autant d'anecdotes glanées dans la biographie de Nicolas Bouvier par François Laut (Payot, 2008).

Alors pourquoi ces ellipses ? Dans une interview de 1984, Bouvier donne à l'écrivain Alain Bagnoud une réponse évasive : « en voyage, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour être amoureux, parce que voyager vraiment prenait tout mon temps ». Il est plus explicite avec Irène Lichtenstein-Fall, dans *Routes et déroutes* : « dans la plupart de nos langues occidentales, pour décrire la beauté de l'éros, on ne dispose que d'un vocabulaire lacunaire, ordurier, honteux, misérable que je ne veux pas utiliser » (il se souvient qu'en japonais, le mot « cul » se dit *o-shiri*, « honorable fondement »).

Ces restrictions temporelles et linguistiques occultent vraisemblablement d'autres causes, plus intimes. Des causes qui éclaircissent peut-être le « non-dit indien ». En effet, une fois franchi le col du Khyber, Bouvier recroise sur sa route des femmes dévoilées, un monde « essentiellement féminin – alors que le monde musulman est ordonné par le principe mâle » (*Routes et déroutes*). Le revoilà aux prises avec son éducation, teintée de victorianisme et de protestantisme, dispensée par une mère convaincue par les thèses du docteur Tissot (elle lui fera porter entre 7 et 9 ans des moufles contre la masturbation) et par une gouvernante prussienne qui voulait lui inculquer la méfiance du corps. « Il y avait une sorte de refoulement conseillé et une méfiance de la femme, de son pouvoir » (*Routes et déroutes*) ; « j'ai été élevé dans un milieu bourgeois huguenot, à la fois rigoriste et éclairé, très ouvert intellectuellement, poussant à la curiosité et à la lecture, mais où tout l'aspect *émotif* de l'existence était sévèrement géré » (*Pour une littérature voyageuse*, Editions Complexe, 1992). L'Inde fut peut-être ainsi, comme l'écrit Anne-Marie Jaton dans son étude sur Nicolas Bouvier, « une source d'émerveillement et d'émoi érotique, même si, selon ses propres paroles, "il ne s'est rien passé". L'amour (sentiments et éros confondus) est tabou dans l'œuvre de l'écrivain, incapable de parler de l'affection qu'il porte à quelqu'un ou de désir profond » (PPUR, 2003).

Le voyage l'a pourtant affranchi du « plumier natal », de son éducation huguenote « qui vaut presque une hémiparésie ». On l'a vu, la route n'a pas fait de Bouvier un sage chaste et austère, et son séjour japonais a su briser les derniers tabous : « j'étais tellement heureux, là-bas, après Ceylan, de retrouver un monde où les femmes existent. J'aime beaucoup les Japonaises et j'en aurais volontiers épousé une si l'une d'entre elles avait bien voulu de moi. Comme je l'ai dit, ça a fait de la place à d'autres et ça m'a aussi valu de fréquenter les prostituées et d'avoir

beaucoup de respect et d'amitié pour cette catégorie de personnes » (*Routes et déroutes*). Il s'extasiait en outre volontiers devant des esquisses érotiques japonaises du XIII^e siècle.

Cependant, si l'auteur en parle librement, ses romans restent cois, sinon quelques allusions furtives, comme dans *Le Poisson-scorpion*, lorsqu'il parle « de fesses de santal patinées par mille paumes rêveuses, d'une touffe brillante comme du crin, honnêtement bombée et fendue » ; sitôt la fièvre retombée, plus un mot sur l'éros.

Et si peu sur l'amour, sinon trois poèmes très émouvants adressés à sa femme, les trois « Love Song » du recueil *Le Dedans et le dehors* :

[...] *alors peut-être...*
mais que la neige tombée cette nuit
soit aussi comme un doigt sur ta bouche

Dans son œuvre, Nicolas Bouvier a adopté la pudeur qu'il n'a cessé de faire taire dans sa vie. Les muses de Pierre Loti, les femmes de Blaise Cendrars ou la prose sensuelle d'Henry Miller (qu'il appréciait particulièrement !) n'ont jamais déteint sur son écriture. Le voyageur a vogué librement, mais l'écrivain, comme Ulysse face aux sirènes, s'est attaché au mât. Tant pis pour nous.

Si peu d'engagement...

Ce chapitre ne s'adresse ni à l'écrivain Bouvier (qui a rompu avec le formalisme et la « claustrophobie alpine »), ni au voyageur Bouvier (qui a « quand même laissé en voyage toutes [ses] dents et la moitié de [ses] jambes »), mais aux lecteurs et aux voyageurs qui s'éprennent de l'œuvre de Bouvier en 2010.

Les livres de Bouvier sont datés. Dans un hommage publié dans *Le Vent des routes* (Zoé, 1998), l'écrivain Michel Le Bris rappelle le contexte littéraire francophone des années 60 et 70, la mise en parenthèse du monde au profit du Signe-Roi ; l'écriture de Bouvier apparaît donc selon lui comme « un refus de l'époque, de ses cliques, de ses modes, un goût irrépressible du Dehors ».

Toutefois, pour Bouvier, l'écriture de voyage n'est pas une affirmation de soi, mais au contraire, sa dilution. Le voyageur s'absente du monde pour rejoindre sa réalité : « sans ce détachement et cette transparence, comment espérer faire voir ce qu'on a vu ? Devenir reflet, écho, courant d'air, invité muet au petit bout de la table avant de piper mot » (*Le Poisson-scorpion*). Cette écriture d'humilité repose sur la prise de notes minutieuse, l'art de l'énumération dépersonnalisée, des phrases infinitives, des pronoms indéfinis ou intervertis. Le problème, c'est qu'à force de vouloir disparaître (s'appeler Personne devant le premier cyclope venu), l'écrivain-voyageur finit par disparaître pour de bon. Cela même si son but ultime est « la disparition de l'individu, non de l'être », comme le rappelle Adrien Pasquali dans son étude consacrée à Bouvier (Zoé 1996).

En 2010, le lecteur risque ainsi d'aborder son œuvre comme un objet esthétique déconnecté du temps et de l'espace, un « monde-spectacle », un *Usage du monde* délesté de ses éléments sombres pour en faire une invitation au voyage et un *Poisson-scorpion* « sublimé par un exercice de style équatorial », comme il l'écrit à Thierry Vernet.

L'œuvre de Bouvier est aussi datée historiquement. La décennie *post bellum* des années 50 comprenait l'urgence de désidéologiser le monde, le désoccidentaliser et approcher les continents méconnus, comme l'Asie ; là aussi, Bouvier fut un précurseur.

Cependant, vu du troisième millénaire, on peut regretter que son œuvre lance encore aujourd'hui sur les routes tant d'aventuriers effacés (modestie), inspirés par une certaine idée du bouddhisme (disparition du moi), cherchant à exister le moins possible (dérision), voyageant « en garde basse » (fragilité), répétant en boucle l'arsenal lexical du parfait bouviériste : « plumé », « rincé », « élimé », « réduit », « érodé », « léger », « éprouvé », « vidé », « dépouillé », « perdu », « poncé », « écorné », « halluciné », « purgé », « essoré », « détaché », « allégé », « dilué », « déraciné », « abruti », « effacé », « usé », etc.

Chez Bouvier, l'œil du voyageur compte davantage que les gens rencontrés ; tant d'atmosphère dans ses livres et si peu de conversations. Tant de descriptions et si peu de coups de gueule. Le lecteur partage ses examens de conscience, ses aveux de culpabilité, d'échec, mais au final, il bute sur sa passivité volontaire, l'acceptation d'un « voyage qui vous fait, ou vous défait », selon la formule-phare de *L'Usage du monde*. « Le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire, et vous replace devant ce vide qu'on porte en soi, devant cette espèce d'insuffisance centrale de l'âme, qu'il faut bien apprendre à côtoyer, à combattre, et qui, paradoxalement, est peut-être notre moteur le plus sûr »...

Et si, en 2010, cet effacement de soi n'était plus le « moteur le plus sûr » ? S'il fallait réapprendre à s'affirmer, dénoncer, revendiquer ? S'il fallait bousculer les flâneurs lyriques, les Pierrots lunaires et les « aimable gribouilles qui [folâtrèrent] en Asie » ? S'il fallait, en 2010, savourer *L'Usage du monde* comme un texte nostalgique portant sur un monde volatilisé, visité jadis selon un mode périmé ?

Il faut admettre que dans ses ouvrages, Nicolas Bouvier s'indigne rarement (sinon peut-être dans *Le Poisson-scorpion*, lorsqu'il condamne l'Europe d'avoir « annexé à notre seul profit la géographie, le Christ et la canonnière, l'alcool et le goupillon » ; est-ce le contrecoup de l'identité neutre des Helvètes ? Le fait est qu'il en résulte une apparente contradiction entre sa volonté de révéler la réalité, de dire le monde, et la fuite de tout jugement. Trop d'ironie crée la distance d'avec le réel. Trop de timidité tue l'engagement. Si dans les livres de Bouvier, le narrateur intervient très fortement, l'écrivain et le voyageur restent quant à eux des êtres sociaux peu affirmés (serait-ce là une explication supplémentaire du « non-dit indien » ? Bouvier a-t-il été confronté à une misère si révoltante et à des injustices si criantes qu'il ne lui aurait pas été possible de n'être que « reflet, écho, courant d'air, invité muet au petit bout de la table avant de piper mot » ?).

En 2010, le lecteur, l'écrivain et le voyageur s'interrogent sur les conséquences de cette philosophie du « mourir au monde ». Ne faudrait-il pas « se replumer », « se recorer », se rattacher et s'enraciner pour se remplir à nouveau ? Quelle est la place de l'écrivain-voyageur dans la société actuelle ? Est-il encore un citoyen du monde ?

Que les inconditionnels bouviéristes pardonnent ces trois parenthèses déplacées, hautaines et maladroitement... *Mea culpa*, ce ne sont que trois bémols dans une symphonie fondamentale, quelques non-dits dans une œuvre qui a désinhibé des escadrons de voyageurs, une œuvre qui a évadé deux générations de lecteurs, tous redevables à Bouvier d'avoir remplacé dans la

« littérature de voyage » le défi par l'humour, l'aventure par la poésie et le pédantisme par la franchise.

Blaise Hofmann, janvier 2010